



Bulletin n° 68
octobre 2013

Association des Auditeurs de France Culture

EDITORIAL

Sommaire

- Éditorial du président	1
- Déjeuner-rencontre avec Abdelwahab Meddeb	3
- Histoire de l'AAFC – IV par Danièle Tisserand	13
Prochain rendez-vous avec Stéphane Deligeorges	16

68^e bulletin de
l'Association des Auditeurs
de France Culture
(ISSN n° 1764-2957)
tiré à 150 exemplaires.
2 euros

1973 - 2013 CINQUANTE ANS DE FRANCE CULTURE, HUIT DIRECTEURS

Les cinquante ans de France Culture donnent lieu, sur les ondes de France Culture à des manifestations d'auto-célébration sur le mode de l'autosatisfaction la plus emphatique qui soit. Certes, nous nous réjouissons de la pérennité de la chaîne, et nous souhaitons qu'elle dure dix mille ans. Mais qu'il est irritant de les entendre se gargariser quasi-quotidiennement à propos d'un taux d'écoute en hausse ! Nous savons trop bien à quel point ce critère est ambigu, nous savons trop bien à quel point la chaîne a souffert de la course à l'audience.

Je me propose de faire un vaste et rapide tour d'horizon, sous forme de portraits des huit directeurs qui en ont assumé la direction et ainsi de retracer les vicissitudes qu'a connues la chaîne. Le premier directeur (1973-1975), Agathe Mella, éminente personnalité de la radio de l'époque qui avait été directrice de Paris-Inter, était une directrice, chose remarquable à l'époque.
(suite page 2)

Vous pouvez nous joindre :

- ⇒ sur notre site Internet : <http://www.auditeurs-de-france-culture.asso.fr/>
- ⇒ ou par courrier électronique : contact@auditeurs-de-france-culture.asso.fr
- ⇒ ou par courrier postal : **aafc**, Maison des Associations du 3^e, Bte 51, 5 Rue Perrée, 75003 Paris

Vous pouvez joindre France Culture :

- ⇒ par téléphone, au 01 56 40 22 22 (standard) ou par Internet à l'adresse www.franceculture.com
- ⇒ Pour avoir des informations sur les rencontres et émissions en public vous pouvez appeler le 01 56 40 32 30.
- ⇒ Vous pouvez également vous inscrire pour recevoir les programmes des émissions en public et des rencontres en écrivant à : France-Culture - Relations extérieures,
116 av. du Président Kennedy,
Paris Cedex 16.
- ⇒ Vous pouvez signaler vos problèmes d'écoute au service technique de France-Culture : 01 56 40 33 13. Nous vous encourageons à le faire également par courrier ou par courrier électronique (www.radiofrance.fr/services/contact/).
- ⇒ N'hésitez pas à **envoyer** vos impressions, vos suggestions et vos critiques en vous rendant sur le site de France Culture www.radiofrance.fr/chaines/france-culture/contact/ ou à contacter le médiateur de Radio France.

Vous pouvez accéder aux groupes de discussion :

- ⇒ « auditeurfranceculture », à partir du site de l'**aafc** (aafc.free.fr), cliquez sur « liste de discussion ».
- ⇒ « anpr » à partir du site de l'**aafc** (ou fr.groups.yahoo.com/group/anpr/)

Son mandat inaugural est passé si inaperçu que la toile, d'habitude bien renseignée, n'a conservé aucune trace de son exercice. Si un lecteur veut bien combler cette lacune, qu'il se manifeste.

Yves Jaigu (1975-1984) est le vrai fondateur de France Culture. Grand gaulliste, grand chrétien, Jean Lebrun dit que de son temps c'était la métaphysique qui était aux commandes. On regrette de ne pas l'avoir connu. C'était un homme vraiment inspiré, inspiration malrucienne dit-on, animé d'une grande ambition, d'une rectitude totale, qui déjà dénonçait la dictature de l'audimat et la tentation de réduire l'auditeur à ses réflexes pavloviens. C'est lui qui a donné à France Culture son style, sa spécificité. Lorsqu'il nous a quittés, l'an dernier, le recueillement et la ferveur de l'assistance rassemblée à l'église Saint Séverin était un fort témoignage de l'immense estime que cet homme a inspirée et l'émotion était à son comble quand a retenti dans l'église le solo du concerto pour violon de Sibélius, indicatif de l'émission Océaniques.

Jean-Marie Borzeix (1984-1997) lui a succédé ; avec lui, France Culture a connu son âge d'or.

France Culture était alors une radio exemplaire, très estimée d'un auditoire qui croissait sans cesse. Sans doute le climat intellectuel de l'époque était-il favorable. La vocation culturelle de la chaîne était remarquablement bien respectée, les débats, qui n'envahissaient pas toute la grille, étaient stimulants et bien conduits (à l'exception de ceux du Panorama, émission que je ne goûtais guère et qui donnait lieu à des sortes de combats de catch radiophoniques pas très dignes), le savoir encyclopédique tenait une place de tout premier plan, notamment par l'émission les Chemins de la connaissance, qui donnait leur chance à des producteurs indépendants qui y mettaient le meilleur d'eux-mêmes. Le ton était agréable, l'originalité était au rendez-vous, on pouvait écouter des émissions construites et élaborées que les producteurs avaient pu travailler le temps qu'ils jugeaient bon. C'était le temps où France Culture était une sorte d'oasis radiophonique très roborative qui embellissait la vie du matin au coucher et qui ouvrait des horizons insoupçonnés.

Patrice Gélinet (1997-1999), producteur du Grand Débat, a donné un premier coup de boutoir à ce bel édifice en abolissant l'admirable grille de fin de journée, Mise au point d'Eliane Contini, Agora, Perspectives scientifiques, le Rythme et la raison, pour mettre à sa place Staccato, émission d'Antoine Spire, qui s'était fait accompagner de quantité de jeunes collaborateurs recrutés

spécialement pour lui ; c'était un magazine bavard et confus qui n'a guère convaincu.

Laure Adler (1999-2005), historienne qui avait été conseillère du Président Mitterrand pour la culture et avait réalisé pour France Culture des émissions très remarquées, s'est acharnée sur le bel édifice patiemment construit par Yves Jaigu et Jean-Marie Borzeix, sans doute pour se conformer aux recommandations du rapport d'un parlementaire, un certain Ténèze, paru en 1997, qui posait comme condition du maintien de la chaîne un élargissement de son audience.

Laure Adler déclarait qu'elle voulait « faire de France Culture une radio comme les autres », qu'il s'agissait de « booster l'audience », que « la radio, c'était avant tout le direct », qu'il fallait privilégier « l'actu », qu'il fallait, règle grammaticale selon elle, un producteur tous les jours à la même heure, pour fidéliser l'auditoire. Elle ne pouvait pas ignorer que ces préceptes, qui reprenaient les recettes du marketing, étaient valables pour une radio purement commerciale, qu'ils étaient à l'opposé de ce qu'exige une radio culturelle.

Les dégâts ont été considérables, France Culture a beaucoup perdu de sa substance et de sa spécificité. Le public fidèle, désorienté, a réagi par une violente bronca, puis s'est éloigné de la chaîne. Les collaborateurs ont été démoralisés, s'ils n'ont pas été licenciés. France Culture ne s'en est jusqu'à présent pas remis.

David Kessler (2005-2008), qui lui a succédé, était Conseiller d'Etat, ancien conseiller de Lionel Jospin pour l'audiovisuel. C'était donc un homme de dossiers. Il a exercé de multiples fonctions prestigieuses et, quand on consulte sa biographie, on voit que la direction de France Culture est évoquée en une seule ligne, sans le moindre développement. L'épisode n'a pas dû jouer un grand rôle dans sa carrière.

David Kessler avait la lourde tâche de réparer les dégâts de la période précédente. Il a certainement joué l'apaisement, mais il n'a pas restitué la spécificité et la magie de France Culture. Il a mis en place une grille terne avec des matinales hypertrophiées et saucissonnées et une succession monotone d'émissions de plateaux qui couvrent les différents domaines du savoir. C'est celle qui est toujours en vigueur.

Bruno Patino (2008-2010) est un journaliste qui a exercé des fonctions importantes dans différents médias et aux Nations Unies et il est un spécialiste du numérique. Rien de très notable ne s'est produit au cours de son exercice plutôt bref. C'était un directeur de transition.

Olivier Poivre d'Arvor (2010-) a fait sa carrière dans les services culturels du Ministère des Affaires Etrangères. Son exercice se caractérise par un immobilisme prudent. On regrette vivement qu'il ait mis fin arbitrairement à l'émission de Jean-Marie Colombani et Jean-Claude Casanova, la Rumeur du monde, meilleure émission de commentaire politique, pour laisser la place à Christine Ockrent, vieille gloire du 20 heures.

Mais les enjeux changent à toute vitesse. Les radios deviennent de plus en plus des radios sur la toile, tous ceux qui disposent d'un ordinateur et d'une connexion internet peuvent écouter des émissions choisies parmi des milliers et des milliers qui sont disponibles à la réécoute. Cette potentialité a été largement développée par la direction actuelle qui a beaucoup élargi les possibilités de réécoute et de podcast.

Je voudrais terminer ce tour d'horizon par une question: pourquoi France-Inter a-t-il une émission emblématique à laquelle on ne saurait toucher, le Masque et la plume? Pourquoi France Musique a-t-il une émission immarcescible en dépit de toutes les attaques qu'elle a subies, la Tribune des critiques de disques et pourquoi France Culture est-il privé de son émission emblématique, les Chemins de la connaissance, son plus beau fleuron jadis plébiscitée par les auditeurs?

Henry Faÿ
Président



COMPTE RENDU DU DEJEUNER RENCONTRE AVEC ABDELWAHAB MEDDEB

1^{ER} JUIN 2013 – LE FRANÇOIS COPPEE



Henry Faÿ, Président de l'AAFC : *C'est bien entendu pour moi un très grand plaisir d'accueillir Abdelwahab Meddeb puisque c'est un producteur que nous connaissons depuis déjà seize ans, depuis 1997, et que nous écoutons tous avec beaucoup d'attention et beaucoup de plaisir. Je ne sais pas comment à l'Association des Auditeurs de France Culture nous avons fait pour ne pas l'inviter avant mais en tout cas, mieux vaut tard que jamais. Ce tort est aujourd'hui réparé. Quand cette émission est apparue sur les ondes, je m'en souviens très bien, elle a été une sensation et a apporté une réelle nouveauté. Le but de cette émission est très clair, il est dans le titre : « Cultures d'Islam ». Il est de donner au public français et francophone de France Culture, une connaissance de la civilisation islamique, vous précisez dans vos écrits : 'phénomènes et modernités'. Cela veut dire que la religion n'est peut être pas incluse en première approche. Cette émission se caractérise par des qualités radiophoniques exceptionnelles qui sont surtout dues à la grande érudition du producteur qui arrive à couvrir un champ de disciplines absolument impressionnant. Sont abordées :*

- *L'islamologie, par exemple récemment une émission passionnante consacrée à l'Ismaélisme,*
- *la sociologie,*
- *les arts plastiques anciens et modernes,*
- *la musique,*
- *l'urbanisme, la construction des villes et la préservation des anciennes villes par exemple sur le patrimoine architectural de Bagdad ou Alep.*

Il se trouve que notre invité est dans l'œil du cyclone d'événements très regrettables et certains plus encourageants, de dérives terribles faites au nom de l'Islam. Abdelwahab Meddeb a pris des positions extrêmement fermes dans la mesure où il n'a pas cherché à dédouaner complètement le texte coranique. Ce qui témoigne d'une certaine audace.

Abdelwahab Meddeb : Merci. Pour vous dire la raison première de mon acceptation : lorsqu'il m'a été demandé de créer cette émission, à l'époque de Patrice Gélinet, une émission sur l'Islam s'imposait dans la mesure où il y avait dans la tranche du dimanche des émissions religieuses et on découvrait à l'époque que l'Islam était plus qu'installé en France et devenait français. Il y avait un manque.

D'ailleurs je ne sais pas si ma présence répare ce manque, car mon émission est loin d'être culturelle, elle est culturelle. Ma réponse a été de dire que l'Islam compte pour moi comme civilisation même si j'ai grandi dans l'Islam comme religion, même si j'ai été fait comme sujet, et toute ma constitution avec l'imaginaire et le symbolique s'est faite par une matière islamique. Je viens d'une maison qu'il me plaît d'appeler une ruche coranique du fait du milieu pieux islamique. J'estime que cela est une affaire qui concerne le cœur, le for intérieur. Je savais qu'il y avait un enjeu lié à l'Islam dans un pays comme la France et par extension en Europe. J'ai personnellement beaucoup réfléchi sur le fait d'être né en Islam dans le plus grand classicisme ; comment ce classicisme restait ostracisé en Europe a été pour moi une grande source d'interrogation.

Le but le plus immédiat de l'émission est didactique et c'est dans cet esprit que j'organise mes interventions dans tous les domaines. Lorsque je suis entré en écriture, déjà mon tout premier livre paru en 1979, « *Talismano* », un roman post-joycien qui se voulait ambitieux et expérimental prenant en compte la thématique de l'avant-garde, ce qui comptait pour moi c'était comment avec une matière islamique, faire de l'avant-garde. Comment par exemple avec tout ce que j'ai pu vivre et qui a pu me former sur la scène de la transe, la scène du culte des saints, la scène du soufisme populaire que j'ai connu par la médiation de ma mère car ce que j'ai connu par mon père c'était la grande théologie écrite, toute cette tradition orale de théâtralité immédiatement je l'articulais avec ce que je recevais de dionysiaque tel que redéployé par Nietzsche, de Georges Bataille et d'Antonin Artaud et c'était cette articulation qui comptait pour moi.

Donc, l'enjeu de l'émission était de voir comment on pouvait désenclaver la référence islamique, participer à la levée de la méconnaissance sur l'Islam, signaler que la référence islamique a à circuler comme tout le reste avec le sens commun, lui donner sa chance et si elle a les moyens de présenter quelque pertinence pour que le peintre de maintenant puisse en tenir compte dans sa créativité, tout comme le musicien, l'architecte, le tout un chacun, le lecteur ou l'écrivain. Voici donc l'enjeu premier de « Cultures d'Islam ».

Q : Je voulais d'abord vous remercier particulièrement pour répondre à chaque fois

personnellement au courrier. Je voudrais savoir pourquoi les intellectuels de service et les journalistes continuent à parler d'islamisme modéré alors qu'il y a l'Islam qui est une civilisation et l'islamisme et le suffixe 'ISME', on sait ce que ça veut dire. Est-ce vous pouvez intervenir pour dire que l'islamisme modéré est un contre sens ? C'est comme les gens qui mélangent les Allemands et les nazis. Cela n'a rien à voir.

A. M. : Je passe ma vie à l'écrire, à le dire, à le démontrer. Une de mes raisons d'être qui se répercute probablement sur ma voix à France Culture, est qu'à partir de la matière islamique, nous avons les moyens de construire un objet Islam tout autre que l'islamisme. Ce dernier n'est pas l'Islam mais une construction qui émane d'une matière islamique. Beaucoup plus grave que les journalistes et les intellectuels, les politiques font entrer dans leur perspective cet oxymore qu'est l'islamisme modéré. Quand je vois en ce moment en Tunisie où se déroule un combat gigantesque et destinal, entre deux camps qui ont deux conceptions de la société totalement inconciliables. Les gens qui représentent l'islamisme sont adoubés par l'Elysée, par la Maison Blanche en soutien avec l'Arabie Séoudite et le Qatar. Il y a une espèce d'Internationale qui selon ses experts – et nous les connaissons les experts et ils sont nombreux et il y a toute une école française d'islamologie dont le maître à penser est François Burgat - nous a vendu depuis vingt ou trente ans cette notion d'islamisme modéré. C'est cette notion qui a été prise en compte par les politiques et cela est extrêmement dangereux parce que dans cet enjeu destinal où il faut choisir son camp, on se rend compte que la France officielle, l'Amérique officielle que l'on croirait plus près du camp des séculiers, se trouvent être les soutiens de cet oxymore que l'on appelle l'islamisme modéré.

Q : Chaque fois que vous entendez cet oxymore, reprenez la personne comme un professeur reprendrait un élève. J'entends autour de moi, les journalistes, les intellectuels et même à France Culture parler d'islamisme modéré.

A. M. : On le vend et ça s'achète en ce moment.

Q : François Burgat prenait le parti du FIS (Front Islamique du Salut) lors de la guerre civile en Algérie.

A. M. : La question de l'Algérie et du FIS est un grand problème. Pour ne rien vous cacher, c'est la voix démocratique qui passe par les urnes, et ils ont gagné ; les islamistes d'Ennahdha ont gagné en Tunisie par les urnes. La différence entre ce qui s'est passé en Algérie et ce qui se passe en Tunisie est qu'actuellement le combat et la résistance contre Ennahdha se fait sur le terrain du politique mais tout le monde a admis cette épreuve

des urnes. Il y a aussi cet énorme problème. C'est vraiment une épreuve qui nous oblige : qu'en est-il de l'épreuve des urnes dans des sociétés où le processus historique ne les a pas conduites pour être les contemporains des épreuves des urnes ? C'est une très grande question qui nous oblige.

Q : *Pour essayer de retourner vers la culture même si la culture est aussi un problème politique, le fait de mettre 'Cultures d'Islam' avec un 'S'. Il y a plusieurs conceptions de la culture dont une qui est culturaliste et qui va dans le sens de « chacun sa culture, chacun sa tradition, chacun son vécu », c'est-à-dire qui va dans un sens relativiste. Cette approche donne beau jeu à certains musulmans islamistes de considérer que personne n'a rien à dire sur la manière dont chacun conçoit sa culture. Or, il y a quand même une dimension plus républicaine et moins relativiste, peut être plus positive et réaliste de la culture, qui consiste à la considérer comme la connaissance avec un référent qui serait la vérité. Dans vos émissions vous faites venir des historiens qui viennent rétablir la vérité et il y a aussi la manière de replacer les gens quelque soit leur conception de la religion, de la vie ou de la philosophie, devant la nécessité de regarder en face la vérité. Et cela, il me semble que c'est à France Culture que l'on peut le faire mais je ne sais pas si vous pouvez le faire facilement dans vos émissions.*

A. M. : Déjà c'est problématique : la vérité est-elle absolue ? Elle tremble. Il faut plutôt dire un chemin vers la vérité. Je serais assez sceptique sur la notion de vérité mais pour être un peu prudent je préférerais l'horizon de vérité. Parce que vérité d'un côté, erreur de l'autre ... Je pense que ce que nous avons à traiter dans toutes ces questions là et en particulier de l'Islam, c'est la mise sous tension de la notion d'identité et de différence, du même et du différent. Comment, finalement, on se trouve maintes fois dans des situations où il y a du ressemblant dans du dissemblable et du dissemblant dans le ressemblant. Voilà la prudence par laquelle j'éviterais le culturalisme. Je me méfie du culturalisme car il justifie radicalement la différence. Il y a de l'identité dans la différence. L'enjeu est de mettre en tension les polarités. Une autre idée qui intervient lorsque l'on met en tension les deux polarités est l'un et le multiple. Voyez-vous, c'est ainsi que j'approche la question de l'Islam, la structure universelle est toujours à venir, toujours à mettre en place, toujours provisoire. C'est pour cela que la question de la vérité se met à trembler. Je tremble de la question de la vérité. Je ne suis pas aussi affirmatif.

Q : *Je pense à un livre de Jacques Berque qui s'appelle « Arabies ». Avec le pluriel il allait peut être dans le sens dont vous parliez. C'est-à-dire qu'il y a plusieurs Islams et plusieurs Arabies. Lorsque Germaine Tillion était en Algérie, elle disait*

que les femmes voulaient se voiler elles-mêmes. Il n'y avait en aucun cas de gêne par la présence du voile. Germaine Tillion se voilait elle-même lorsqu'elle traversait les médinas pour être un tout petit peu plus tranquille mais elle n'associait pas de marque négative ou positive à ce fait. Dans « Le Harem et les cousins » elle disait qu'il fallait bien insister sur ce point et que le féminisme s'arrêtait là pour elle qui était très féministe et qui pensait que la meilleure façon d'armer les femmes était de leur donner un travail avant de leur donner ou d'ôter le voile.

A. M. : Vous citez deux belles références, deux personnes que j'ai eu le privilège de connaître. Sans connaître personnellement Jacques Berque, je lui ai envoyé mon tout premier livre qui est paru en 1979, « *Talismano* » chez Christian Bourgois. Il était de forme romanesque et de très haute ambition, articulé avec la notion d'avant-garde, de littérature de recherche, de polyphonie, qui mêlait les pluralités discursives, qui allait de la poésie au narratif, au récit au spéculatif et au théorique. L'idée de « *Talismano* » était de jouer à fond le particulier de l'Islam maghrébin et tunisien, celui du culte des saints, celui du soufisme populaire qui est le lieu-même non reconnu par les modernistes comme par les islamistes.

L'enjeu de « *Talismano* » était l'anthropologie contre l'histoire. Et tout ceci écrit par ce constat spectaculaire que j'ai pu avoir avec ceux de ma génération, celle de la fin des années soixante. Quand je suis arrivé à Paris, je me trouvais lecteur des cinq ou six grands noms de l'époque Dumézil, Deleuze, Lacan, Foucault, Derrida et par eux, redécouverte de Georges Bataille, de Nietzsche et d'Artaud. J'ai le souvenir par exemple d'un texte qui m'avait absolument saisi par sa pertinence parce que ce qui s'y disait à propos du Mexique lorsque Artaud y a été en 1932 et les notes qu'il avait prises, j'en ressentais une très grande force par rapport à mon origine tunisienne, tunisoise. La distinction que fait Artaud entre instruction et culture et il disait « je n'ai rencontré que des illettrés de très haute culture et que des instruits incultes ».

J'ai été très impressionné par ce fait parce que le milieu dans lequel je suis né, celui de Tunis, en était profondément marqué. Le milieu de ma grand-mère, de ma mère, de mes tantes, particulièrement le milieu féminin, qui venait des familles patriciennes de Tunis, et j'ai assisté à la dernière génération de femmes analphabètes qui ne sont pas passées par l'école, mais c'étaient des femmes de très haute culture, par la cuisine à l'échelle d'un des beaux arts, par la broderie et puis aussi par l'extraordinaire compétence discursive dans la parole. J'ai vu aussi à l'œuvre, dans mon milieu, la distinction que fait Jacques Derrida dans « *De la grammatologie* » sur la notion d'écriture : ce qui fonde l'écriture excède la notion d'écrit et d'oral. Et on peut être écrivain à l'oral. Qu'est ce que c'est

que l'écriture ? C'est le fait de proposer par sa performance, par sa compétence un idiolecte reconnaissable parmi tous les autres. Quand ma mère parlait, en tunisien, en tunisois, elle écrivait. Elle était proustienne parce qu'elle jouait énormément avec les expressions figées. Quand je vois le milieu de ma sœur (j'ai une sœur unique) et de mes cousines, elles sont passées de la génération des femmes analphabètes à la génération des femmes docteurs, passant par HEC, par Harvard, par le MIT, une des premières polytechniciennes tunisiennes était de ce milieu et de cette génération. Toutes ces femmes étaient de très haute instruction et totalement incultes.

J'ai vu à la même époque, la pertinence d'un autre texte de Bergamin qui témoigne de la génération des années quarante et cinquante où il fait l'éloge de l'analphabétisme, de ce que l'Espagne qui est en train de s'instruire est en train de perdre en compétence, en performance culturelle. Tous ces éléments étaient présents dans ce premier roman. Le premier texte critique que j'ai eu était signé de Jacques Berque. Un jour, je découvre en février-mars 1979 dans « *Le Monde des Livres* », à l'époque dirigé par Jacqueline Piatier, un article retentissant sur ce livre signé de Jacques Berque ; il voyait cet aspect qui est très important en train de se perdre.

Il y a un autre anthropologue, qui est en Amérique un peu l'équivalent en termes d'importance de Levi-Strauss, qui est Clifford Geertz ; il avait écrit dans les années soixante un livre : « *Islam observed* » où il compare les deux extrêmes de la territorialité islamique : le Maroc d'un côté et l'Indonésie de l'autre. Il essaye de montrer des éléments d'identité et des éléments de très grande différence. Comment l'Islam marocain vernaculaire est profondément marqué par l'Afrique, par la berbérité, et comment l'Islam vernaculaire indonésien est profondément marqué par l'horizon métaphysique, éthique et esthétique de l'Inde. Ce qui donne, encore une fois, cette tension entre l'identité et la différence.

C'est sur cela que j'insiste beaucoup et « Cultures d'Islam » est presque polémique parce que, aujourd'hui, quand vous entendez quelqu'un comme Tarik Ramadan, qui est la voix des Frères Musulmans en Europe et même en Occident, on le découvre maintenant dans le succès de cette énorme opération mondiale des Frères Musulmans. Ce n'est pas tombé du ciel parce qu'on découvre qu'ils sont soutenus par des milliards de pétrodollars, particulièrement ceux de Doha. Maintenant, c'est un fait absolument établi. Vous savez que maintenant c'est devenu la vérité, qui était une vérité cachée : Al Jazira est l'organe sous l'apparence de la démocratie et du débat, le discours subliminal est un discours islamiste dans la vision que les Frères Musulmans ont de l'Islam. Je dois vous avouer que je suis heureux de ma lucidité. Il ne m'arrive pas toujours d'être lucide.

Lorsque j'ai découvert Al Jazira en 1997, j'étais en contexte cairote ; en regardant les émissions, au bout de dix minutes, j'ai découvert que le discours subliminal était islamiste. De ce point de vue, je ne me suis jamais trompé sur Al Jazira. Actuellement ce constat fait qu'Al Jazira perd énormément d'audience. Dans un pays comme la Tunisie, l'audience est passée d'un million de téléspectateurs à 190 000. C'est assez spectaculaire. Parce que le pays est engagé dans un combat extraordinaire, destinal comme je l'ai dit, entre deux projets de société. Pour cet autre Islam, l'Islam de l'islamisme, il y a volonté d'uniformiser, volonté de procéder à l'éradication de toute forme de différence. Prenons l'exemple du voile. Quand il était traditionnel, le voile était au physique totalement différent du Maroc à l'Indonésie, où il ressemblait beaucoup plus au sari. En Tunisie, il y avait un voile très particulier que l'on ne voyait qu'en Tunisie et dans l'est algérien. Un voile blanc soit de coton soit de lin soit de soie, soit blanc soit ivoire mais jamais noir. Et actuellement nous avons le voile uniforme, le même de Djakarta à Los Angeles. C'est un signe très fort.

Quelqu'un comme Jacques Berque insistait énormément sur les particularités, sur cette tension qu'il y a entre histoire et anthropologie, la strate qui concerne l'anthropologue et celle qui concerne l'historien. J'insiste sur cette différence entre l'ethnologue, l'anthropologue et l'historien parce que je pense à un autre texte d'un orientaliste d'origine autrichienne devenu américain. Il fait partie de tous ces intellectuels qui ont migré pour cause de nazisme de l'Europe centrale et qui ont injecté tant de science, de savoir à l'espace académique américain : Von Grunbaum. Il affirme que le propre de l'Islam c'est que sa structure a été double. Il y avait une grande culture écrite qui concerne celle de l'historien où vous avez l'intellectuel, le lettré de Cordoue qui communique dans le même langage, très souvent dans la même langue qui était une langue véhiculaire comme le latin en Europe : l'arabe, en dehors des langues parlées ou maternelles. Ce lettré de Cordoue communique avec son collègue de Delhi. On était dans les mêmes catégories, les mêmes valeurs, la même axiologie, la même méthodologie. On était dans un débat qui était construit à cette échelle.

D'un autre côté, il y avait l'Islam vernaculaire qui était à chaque fois différent. Ce qui constituait la civilisation islamique était cette tension entre le corpus qui constitue les archives qui concernent l'historien, celui de la grande histoire, et les documents, les enquêtes qui engagent le propre, le particulier de l'Islam vernaculaire. Je crois que cela est très intéressant et parfois certains anthropologues se trompent. Il m'est arrivé de lire des monographies d'anthropologues américains consacrées à des questions sur l'Islam marocain. Je pense à la monographie écrite par Eckermann sur une des confréries les plus importantes du

Maroc : la confrérie *Cherkawa* qui est issue d'un saint du XVI^e siècle qui se trouve à Bejaâd dans l'arrière pays de Casablanca : Sidi Cherkaoui. Toute l'analyse de terrain d'Eckermann reste défailante parce qu'il n'a pas compris que cet Islam vernaculaire est en vase communiquant avec l'Islam savant. Nombre de choses qu'il attribuait à ce saint, quand on est lecteur d'Ibn Arabi on les retrouve tous dans Ibn Arabi. Encore une fois, importance de la mise sous tension de ces dualités. C'est cet Islam vernaculaire que l'on cherche partout à éradiquer, partout aujourd'hui au nom de l'islamisme. C'est dans cette perspective que vous voudriez situer tout ce qui vous est parvenu de l'actualité avec la destruction de tombes et de mausolées de saints à Tombouctou, en Tunisie. Alors, elle est doublée par un certain nombre d'interventions émanant de l'Islam savant et qui étaient contre ce particulier, alors que d'autres milieux de cet Islam savant toléraient ce particulier jusque dans le droit musulman. Car dans le droit musulman, en fonction des écoles, on attachait une très grande importance, ou une méfiance, à ce que l'on appelle de '*urf*', c'est-à-dire le droit coutumier qui agit dans l'espace de l'Islam vernaculaire.

Pour revenir à Germaine Tillion, j'ai eu le privilège de la connaître personnellement. Ceux qui sont vraiment fidèles de « Cultures d'Islam », s'ils puisent dans leur mémoire, se rappelleront qu'il y a eu deux émissions avec Germaine Tillion avant sa mort. La première fois, elle avait 96 ans et la seconde fois 98 ans. La première fois, je m'étais déplacé, ce qui m'arrive rarement car en général les invités viennent en studio, dans sa maison en bordure du bois de Vincennes, à Paris, et la seconde fois, je me suis déplacé dans sa maison près de Nantes, dans ce seuil breton. Et chaque fois, c'était passionnant. J'attache une très grande importance à cette dame pour tout ce qu'elle représente et particulièrement pour les thèses exposées dans « *Le harem et les cousins* » parce que c'est une thèse qui fait un sort et donne un coup de butoir que je trouve de haute efficacité parce que ça démolit toute l'approche essentialiste de l'Islam. Tout ce qu'elle dit sur l'Islam, l'énorme problème des femmes, l'énorme présence des hommes, elle le situe dans la structure du patriarcat et nullement dans la structure de l'Islam. Elle fait la démonstration pertinente et spectaculaire que le texte coranique a mené combat contre cette structure du patriarcat, avec les moyens de l'époque. Un lecteur avisé et attentif du Coran verra que dans toutes les dispositions juridiques, prenons l'exemple de la loi du talion (par rapport à la Bible, parce que c'est inspiré de la Bible), il y a une avancée coranique. Le texte coranique reprend la loi du talion mais il y ajoute une petite nuance : demander la mort de quelqu'un parce qu'il avait infligé une mort ajoute à la mort une autre mort. C'est mieux de faire l'économie d'une autre mort. Si vous pouvez discuter des

substituts possibles à la mort infligée à celui qui a donné la mort, c'est mieux. C'est mieux vu, c'est mieux perçu.

Pour ce qui concerne l'héritage, la question des femmes qui héritent, si je ne me trompe pas, si j'ai bon souvenir de ce qu'avait dit Germaine Tillion sur cette question, c'est une problématique qui n'existe pas dans la Bible, il n'y a pas de sujet explicite là-dessus. Le fait d'hériter de moitié c'est déjà ramener les femmes et le féminin à être un sujet juridique. Ce qui est déjà une avancée. Elle démontre dans *Le harem et les cousins* que c'est quelque chose qui est antérieur à l'Islam. L'homme va donner un privilège au mariage endogame et le refus à ce que la femme parte ailleurs. C'est une guerre contre l'exogamie. Elle démontre comment cette structure arabe antéislamique va triompher au sein de l'horizon islamique par une opération du patriarcat. Elle démontre comment tout l'espace méditerranéen est marqué par cette structure du patriarcat. Lorsque l'on voit la réalité du paysage humain jusque dans les années cinquante en Andalousie, en Sicile, en Sardaigne, en Grèce, en Crète, on est dans un paysage humain où ces rives nord de la Méditerranée ressemblent aux rives sud. Donc, ce n'est pas fatalement l'Islam qui est en implication.

Elle revient vers la préhistoire, vers le paléolithique, et montre comment cette structure du patriarcat va engendrer des structures de parenté impliquant l'endogamie en guerre contre l'exogamie. C'est une structure qui excède l'Islam et une opération qui a été conduite, consciemment ou inconsciemment, par ceux qui émanent de cette structure du patriarcat, qui ont réussi à interpréter l'Islam par le patriarcat. Si on prend cette potentialité de petite avancée historique proposée par le texte coranique par rapport à cette structure du patriarcat au VII^e siècle et si on prend la structure par rapport à laquelle nous avons à travailler aujourd'hui, on peut imaginer que toutes les mutations sont possibles. Cette opération patriarcale a gagné d'une manière très forte par la deuxième source juridique de l'Islam : la Sunna, les Hadith. C'est-à-dire tout ce corpus qui est attribué au prophète de l'Islam et qui d'une manière aisée pour n'importe quelle personne qui possède un minimum d'historicisme, peut mettre en crise le corpus des Hadith même si l'on laisse de côté le dogme de la parole incréée de Dieu qui serait enveloppée dans l'écrit du texte coranique.

Nous avons un certain nombre d'auteurs actuellement, par exemple l'historien tunisien Mohamed Talbi, qui est maintenant nonagénaire mais qui malgré son âge mène un combat fabuleux dans la guerre entre ces deux projets de société que connaît la Tunisie. Il propose de créer le concept de *musulman coranique* et de laisser de côté la deuxième source de l'Islam, le Hadith, car pour lui c'est par les forgeries du Hadith que le patriarcat a mis la main sur les avancées du texte

coranique. Nous avons aussi l'Egyptien Mohamed El Banna qui est très intéressant. C'est l'un des frères cadets du fondateur des Frères Musulmans : Hassan El Banna. Mohamed El Banna a mené un grand combat sur la suspicion qu'il y a lieu d'avoir à propos de la deuxième source des écritures islamiques, le Hadith. Pour lui, si on ne privilégie que le Coran, cette potentialité d'adaptation par rapport au contexte peut être opératoire, efficiente, heuristique.

Q : *C'est presque incroyable, il s'est trouvé qu'un jour je n'étais pas d'accord avec Abdelwahab Meddeb. C'est donc une bonne occasion de le lui dire. C'était sur les minarets. Il y avait une époque où l'on ne parlait que de cela parce qu'il y avait un funeste référendum en Suisse pour interdire les minarets. On a beaucoup discuté pour savoir ce qu'était un minaret : c'est un motif architectural et rien de plus. Il peut être très joli ou complètement raté. Il faut que les architectes puissent s'exprimer par cette tour qui est l'équivalent d'un clocher. Il s'est trouvé qu'un jour, notre invité a dit que le minaret était phallique, arrogant. Si on accepte qu'il y a des musulmans en France et que liberté religieuse oblige, ils construisent des mosquées, il faut bien qu'elles aient des minarets. Dans le même temps, on s'amuse à construire des églises où il n'y a pas de clocher, pas de croix et qui ressemblent à des compagnies d'assurance. Nous avons une très belle mosquée que nous aimons : c'est la mosquée de Paris. Nous ne l'aimerions pas s'il n'y avait pas de minaret. Elle nous paraîtrait complètement ridicule. Je voulais poser cette question en toute amitié, bien sûr.*

Réaction dans la salle : *Je suis suisse et j'étais là au moment des votations contre les minarets. La question de la votation n'était pas contre le minaret mais contre le minaret qui était plus haut que le clocher du village.*

Réaction dans la salle : *Je crois que dans l'esprit populaire, minaret signifie : appel du muezzin.*

A. M. : Je n'ai rien contre le minaret en soi. Mieux encore, j'en suis admiratif quand il s'agit de réalisations architecturales très belles. Une des émissions dont je suis fier sur les centaines que j'ai faites depuis 1997, a été consacrée au minaret de Jâm qui se trouve complètement perdu dans les montagnes, enraciné dans le roc en Afghanistan. Dominique Sourdel, qui avait la chaire d'histoire de l'art et d'archéologie islamique à la Sorbonne, avait écrit un livre très beau, probablement son plus beau livre : une monographie entière sur ce minaret. Je l'avais invitée à cette occasion. C'est un livre d'autant plus beau qu'elle avait une connaissance profonde de ce minaret alors qu'elle n'avait pas mis les pieds sur le site. Il n'y avait pas de fouilles archéologiques. Elle a simplement bénéficié de fouilles de collègues hellénistes. La



Minaret de Jâm (© photo Wikipedia)

région est aussi l'espace visité par Alexandre Le Grand au III^e siècle avant Jésus Christ. Ils ont collecté un fond photographique spectaculaire sur le minaret. C'est en découvrant le fond photographique, où les moindres détails sont consignés et qui datait des années 1930, qu'elle a rédigé sa monographie. Nous avons affaire à un minaret sublime. Une belle réalisation architecturale, comme stèle, s'y trouve en bandeau dans une très belle calligraphie, soumise de la manière la plus rigoureuse à l'art pythagoricien des proportions. Vous savez que la calligraphie arabe est devenue un très grand art lorsque les proportions pythagoriciennes ont été appliquées très précisément, comme ces proportions étaient appliquées à la statuaire chez les Grecs. Nous avons la référence, elle se retrouve dans l'encyclopédie des *Frères de la Pureté* qui nous vient du X^e siècle et qui a été l'encyclopédie ismaélienne, néoplatonicienne et pythagoricienne destinée avant tout au-delà de la prédication ismaélienne en propre, aux corps des métiers.

On a sur ce minaret, l'intégralité de la sourate de Marie. Il y a en même temps dans le minaret, l'idée qu'il s'agit d'une stèle. Ce minaret s'inspire de l'esprit, outre la forme phallique qui est un signe conquérant, de l'obélisque tel qu'il a fonctionné chez les Egyptiens. En plus, ce minaret était une très grande prouesse technique. C'est la même que nous retrouvons reprise dans l'escalier Vatican qui conduit vers les musées et l'escalier du musée Guggenheim à New-York. C'est-à-dire une emmêlée très spectaculaire bien conduite ; il y a deux escaliers qui ne se rencontrent jamais. Alors, vus de l'extérieur, ils paraissent comme un seul escalier. Ces escaliers permettent de descendre ou de monter, ou le contraire, sans se croiser. C'est une véritable prouesse architecturale et technique.

Il y a aussi ce que j'ai pu écrire sur ce que j'appelle les *Trois Sœurs*, en termes de tours. Vous voyez, je dis sœurs et non frères, parce qu'en arabe *ma'zhana* est au féminin. De l'époque almohade, ces magnifiques minarets furent probablement faits par le même atelier architectural et d'ingénierie :

- La Giralda à Séville
- la Tour Hassan, inachevée, à Rabat
- La Koutoubia à Marrakech

Ils sont exactement dans le même style et énoncent le style almohade qui va être dominant au XII^e siècle et dont on trouvera une figure jusqu'à Tunis dans le minaret de la Casbah. Avec ce que les Espagnols continuent d'appeler la *chebka*, c'est un mot arabe voulant dire *filet*, parce que l'architecte a eu l'idée géniale de transposer d'une manière monumentale et en pierre le filet des broderies ajourées des chemisiers féminins. Ces minarets sont faits à l'intérieur de parallélépipèdes, quatre côtés montants, qui se reproduisent une deuxième fois en miniature ceints par la tour de garde avec des créneaux. Ces minarets ont une très belle particularité : à l'intérieur, nous avons une élévation destinée à ce que même les chevaux montent. Ce ne sont pas des escaliers c'est une espèce de rampe. Ce qui est très beau, c'est que la rampe est signalée par un clin d'œil de l'extérieur. Les fenêtres que l'on voit de l'extérieur ne sont pas d'un côté à l'autre sur le même niveau. L'idée de l'ellipse de la rampe qui monte est illustrée par des ouvertures, des ajours extérieurs qui scandent et donnent le rythme de l'extérieur. Vous savez que l'un des enjeux de l'architecture c'est de donner le rythme en aménageant des ajours dans l'aveugle. Vous avez donc le parallélépipède qui est enveloppé par la spirale comme un lierre qui l'entoure. C'est très beau parce que ça donne l'idée que dans le parallélépipède, on donne l'hélicoïdal que l'on trouve à Samara et qui est la référence du minaret inspiré des tours mésopotamiennes à partir desquelles on retrouve toute l'iconographie qui concerne Babel. Dans le parallélépipède, nous avons l'autre structure. C'est une double structure illustrée.

Autre élément technique majeur : lorsqu'avec financement américain, parmi l'équipe américano-marocaine qui restaurait la Koutoubia de Marrakech, les archéologues ont fait une sonde pour repérer les fondations. Jusque là, la tour de Marrakech s'élève à peu près à la hauteur de 78 mètres. Ce sont des saillies de tour du XII^e siècle. Tout le monde pensait que les fondations étaient épandues, c'est-à-dire évasées pour former une base. Et qu'est ce qu'on découvre ? On découvre sur une profondeur à peu près de 15 mètres, une fondation un peu comme un crayon. Le crayon taillé en fondation ! Selon les calculs mathématiques projetés, la précision est extraordinaire pour une époque de pragmatisme, on ne pouvait pas procéder aux calculs de probabilité, tout comme Brunelleschi à Florence, lorsqu'il avait écrasé en contrepoids le lanternon en marbre massif. Le poids du marbre massif à quelques dizaines de kilos près, le calcul de probabilité que permettent les mathématiques actuelles tombe exact. C'est quelque chose qui va fixer de manière définitive pour équilibrer, pour neutraliser tous les rapports de force. Vous savez, l'enjeu extraordinaire de Brunelleschi c'est que, sans échafaudage, par le calcul qui précède, il a

réussi à faire monter la coupole de Santa Maria del Fiori, la cathédrale de Florence.

Nous étions avec ces trois tours, avec leurs fondations et après, le test a été fait sur les autres tours, et c'est paraît-il, la solution qui est très performante du point de vue antisismique. A mon avis, la référence était très simple. Pas plus bête que cela : je dirais qu'il provient de l'imaginaire bédouin. C'est tout simplement le piquet de la tente qui est aussi en pointe. Probablement, le modèle était cela. Tout cela pour vous dire que l'art du minaret est un art extraordinaire, un art fabuleux : avec des pluralités de formes (octogone, cône, spirale, fusée, etc.). Au-delà du symbole phallique, au-delà de la dimension conquérante, je suis pour. Sauf que, regardez ce qui se passe de nos jours dans les minarets en terre d'Islam : complètement dévoyés, totalement affreux. La même chose s'applique à l'appel à la prière : s'il y a un minaret, il y a appel. Je ne serais pas contre si c'était à cappella, si c'était sans micro saturé, si c'était l'appel à la prière suave tel qu'on l'entend encore aujourd'hui en enchaînement de voix (une voix qui se meurt sur l'autre en fondu enchaîné), en « choral », de manière tellement belle malgré le micro dans la mosquée des Omeyyades. Alors banco, je serais pour !

Le problème énorme est que nous avons une nuisance sonore de nos jours. Une nuisance visuelle de nos jours avec cet Islam dévoyé qui a perdu le sens de l'esthétique et qui risque de venir au grand galop avec ceux qui réclament des minarets. En bonne logique et en termes d'Etat laïc, le minaret aurait sa place mais il faut être vigilant. Avons-nous le moyen de le faire pour être dans le souci esthétique en terrible perdition sur les terres d'Islam elles-mêmes ? Actuellement, le minaret est le produit d'une double nuisance, pour moi proprement insupportable et intolérable : visuelle et sonore. Mais j'ai trouvé une solution pour le minaret. Je ne suis pas forcément pour des mosquées qui soient dans la fatalité de la coupole et du minaret. On peut inventer et pénétrer profondément l'esprit de l'espace mosquée en inventant de toutes autres formes. De ce point de vue, un des exemples qui m'inspirent dans cette invention des formes, pour ne pas rester soumis et rester dans du néo-mauresque en vis-à-vis par rapport au néo-roman ou au néo-gothique, ce qui n'est d'aucune invention ni d'aucun intérêt. Je préfère face à tout cela, la chapelle de Ronchamp. Je vous fais remarquer que la chapelle Notre-Dame-du-Haut de Ronchamp est principalement inspirée par une des traditions islamiques : l'architecture du *M'zab* (mosquée de Sidi Brahim, sise à El-Ateuf, en Algérie). Elle a tellement fasciné Le Corbusier ! Pour les minarets, dans cette perspective du jeu des possibles, on peut avoir de superbes minarets dans cette forme à la fois très présente, très prégnante mais qui peut connaître des évanescences, des disparitions.

Q : *D'où viennent les Berbères ?*

A. M. : Je ne sais pas d'où ils viennent. Il y a plusieurs hypothèses. Je veux dire par là que la question ne m'intéresse pas. Ce qui m'intéresse beaucoup plus c'est : Que sont les Berbères ? Où vont les Berbères ?

Q : *Comment se fait-il que l'on soit passé d'une culture à une inculture ? Le phénomène est général partout. Comment passe-t-on de haute culture musulmane à cet extraordinaire appauvrissement que l'on constate aujourd'hui avec les Frères Musulmans et les Salafistes ?*

A. M. : Le Maghreb est tout simplement d'origine berbère. Je ne fais pas partie des gens qui procèderaient à un tel déni. Ce qui est très intéressant est de voir ce qui se passe sur la question berbère dans la perspective marocaine. Les Marocains donnent l'impression qu'ils font, à chaque fois, les deux ou trois pas minimums pour éviter l'explosion. Hassan II a fait les deux ou trois pas qu'il fallait faire, ce que Bourguiba n'a jamais fait. D'où l'explosion tunisienne. Mohamed VI, pour essayer de désamorcer l'énergie de ce que l'on a appelée le Printemps Arabe, a proposé dans la dernière constitution marocaine, un préambule qui définit l'identité nationale. Cela me paraît très important parce que c'est une leçon pour les Tunisiens qui sont en train, en ce moment, en contexte révolutionnaire, d'écrire leur constitution sous contrôle islamiste où on est dans l'identité exclusiviste arabo-musulmane.

Les Marocains ont ainsi formulé dans la dernière version de la constitution leur identité nationale : le Maroc est un pays arabo-musulman enrichi de sa dimension berbère, négro-africaine, méditerranéenne, andalouse, juive. Extrême importance de l'Andalousie, qui est un pied en Europe, ce qui est absolument légitime puisqu'un pan de la population marocaine fait partie de ceux qui soit de leur propre chef ayant refusé d'être soumis et en situation de déni à l'envers sous autorité chrétienne après la Reconquista, se sont réfugiés au Maroc, soit contraints par le décret d'expulsion de 1609 des derniers musulmans d'Espagne. D'autant plus que les Andalous marocains continuent d'être identifiés en tant que tels, tout comme les Andalous tunisiens. Nous avons tout un quartier à Tunis qui s'appelle le quartier des Andalous, la rue des Andalous. Il y a aussi un très grand nombre de bourgs qui ont recueilli les Mauresques en Tunisie en 1609. En Tunisie, il y a eu carrément à l'époque de la domination ottomane et sous la première dynastie beycale, celle des Mouradites, un ministère propre qui a été créé en 1610 pour recueillir les réfugiés andalous. La dimension andalouse est majeure et se manifeste par le fait de civilisation.

Q : *Vous en êtes, d'ailleurs ?*

A. M. : Oui, du côté de mon père. Et pardonnez-moi, pour finir le préambule de la nouvelle constitution marocaine : judaïque. La dimension juive est explicitement indiquée dans la constitution marocaine. S'ajoute à cela, la langue officielle du Maroc, elle est double : l'arabe et le berbère. Ce qui est tout à fait nouveau. Avec en plus, à l'intérieur du préambule de la nouvelle constitution marocaine, une recommandation à l'adresse de l'Etat : le retard de l'inscription du berbère comme langue officielle est tel que l'Etat a la charge pédagogique et didactique de rattraper ce retard. Il y a donc une dynamique qui rentre en perspective et qui est fort intéressante. L'élément berbère malgré tous les aléas n'a pas disparu et ne disparaîtra pas et restera un des éléments constitutifs du Maghreb. Il est très important de rappeler qu'une des grandes figures de la latinité catholique est berbère : Saint Augustin.

La question du passage à l'inculture, franchement, je n'ai pas envie de la traiter parce qu'elle est sans fin avec de nombreuses hypothèses. Mais je vais quand même en dire quelques mots. Le problème, c'est que l'on peut repérer ce moment. Il y a lieu de s'interroger, il y a lieu de s'inquiéter pour toute entité qui est allée très très loin dans les faits de civilisation. Je reprends tout bêtement la parole de Paul Valéry inscrite sur la façade du Musée de l'Homme au Trocadéro : « *Nous autres civilisations avons appris que nous sommes mortelles* ».

Q : *Je vais revenir sur ce dont vous avez parlé tout à l'heure : la culture de ces femmes analphabètes dont faisait partie votre maman. C'est très facile à comprendre pour nous car il n'y a pas si longtemps, il y a même très peu de temps, la population de la France était rurale et est devenue citadine. Nous avons connu une autre culture, des gens qui parlaient une autre langue, le patois, comme on disait. Et puis il y avait une culture, toute en images, qui a disparu. Je me disais qu'on pouvait faire le lien entre cette culture perdue et la nôtre. C'est un deuil que nous pouvons porter nous-mêmes également.*

Mais je voulais revenir sur quelque chose de plus grave à mes yeux. La culture n'est pas un concept. C'est quelque chose que l'on apprend. Or, les petits garçons, ce sont les femmes maghrébines, tunisiennes, qui font les petits garçons. Ce sont elles qui les élèvent. Ce sont elles qui les éduquent. Ce sont elles qui leur font une bonne cuisine, qui les habillent, qui les flattent, etc. Est-ce qu'elles ne jouent pas un rôle important dans l'éducation de ces hommes qui, ensuite, auront une attitude tout à fait contestable vis-à-vis des femmes ?

A. M. : J'ai souvent remarqué quelque chose qui me surprend : le vecteur de reproduction de la domination des femmes vient des mères. C'est un constat. Je le vois même à l'œuvre d'une manière

grave à l'intérieur de certaines familles. Pour moi, c'est une forme d'interrogation.

Q : *Si c'est une forme d'interrogation, ce serait insuffisant. Est-ce qu'il n'y aurait pas la possibilité d'une forme d'éducation ?*

A. M. : Bien sûr. Interrogation, dans le sens : comment en est-on arrivé là ? Vous savez, les choses ne sont pas par nature. Ça ne tombe pas du ciel. Il y a toujours derrière, une entreprise. On peut engager dans le détail des analyses longues. Mais il y a simplement l'idée de la reproduction de ce par quoi on a soi-même souffert. C'est une structure qui existe. Mais ce qu'il faut savoir c'est que ce n'est pas une fatalité. Si une politique est menée dans le sens contraire, le résultat peut être là. Ce que vous dites sur les femmes tunisiennes qui sont vraiment à la pointe du combat, jusqu'à Amina Femen (avec un père formidable, je ne sais pas si vous avez entendu la déclaration du père ?)... Simplement, le rôle des femmes en Tunisie n'est pas tombé du ciel. C'est suite à une politique. Qui était celle de Bourguiba.

Comme le fait que je vous lance pour que vous le méditez : en tant que citoyen c'est grave comme le fait que les musulmans de France soient passés en 1970 de 10% qui allaient à la mosquée et respectaient le culte, à 70% en 2010. Ce n'est pas tombé du ciel. C'est trente ans de travail avec une injection massive de pétrodollars des prédicateurs séoudiens. Les 70% qui sont pour la plupart des maghrébins lorsqu'ils entrent dans la mosquée, la prière qu'ils font n'est pas la prière des pères. Ce n'est pas la prière sur le mode malékite. Je vous donne un seul exemple : lorsque l'on fait la prière sur le mode malékite en station debout, c'est comme ça (mains levées au niveau des épaules, puis, en les baissant, parallèles au corps) et sur le mode wahhabite, qui est devenu universel depuis trente années de prédication soutenues par les milliards de pétrodollars depuis le premier choc pétrolier de 1974, c'est comme ça : on gonfle le torse sur lequel on croise les bras et c'est beaucoup plus guerrier. Ce n'est pas un retour au culte anodin. Est-ce que vous avez entendu un seul politique sinon Marine Le Pen parler de cette question ?

Q : *N'oublions pas que nous sommes réunis autour de France Culture. « Cultures d'Islam » avait commencé sur un format assez court : une demi heure. Et puis ensuite, il a gardé la même durée mais est passé le samedi et ensuite le format a évolué vers une heure.*

A. M. : Je dois cela, je dois vous l'avouer, à Laure Adler.

Q : *Vous m'aviez dit que ce n'était pas exactement cela votre souhait. Est-ce que vous pouvez nous en dire plus ?*

A. M. : Mon régime, quand on traite d'un sujet, le format idéal est de trois heures. Lorsque j'organise des séances de séminaires et que j'ai carte blanche dans les universités où je suis invité, j'aménage des séances de trois heures sans interruption.

Q : *Pourquoi pas trois heures tous les quinze jours ?*

A. M. : C'est impossible. J'ai déjà une séance qui dure 58 minutes. C'est impossible de faire plus. J'ai fait trois séries qui me paraissent importantes dont six heures sur les Mille et Une Nuits et six heures sur Ibn Khaldoun. Ibn Khaldoun étant cet historien du XIV^e siècle qui est probablement l'esprit musulman peut être avec Averroès (qui est beaucoup plus technique), qui a pensé l'histoire. Lorsque ses prolégomènes à l'histoire universelle sont arrivés à La Pléiade, outre le traducteur et un spécialiste de l'islam médiéval, j'ai eu l'idée de mettre La Pléiade entre les mains de gens qui n'ont rien à voir avec l'Islam, ni avec le monde arabe, ni avec l'histoire : un philosophe (Jean-Luc Nancy), un poète (Gérard Macé), un spécialiste de Gian Battista Vico pour que pendant six mois, ils lisent et réagissent. La première séance était organisée avec Abdessalem Cheddadi, Marocain spécialiste d'Ibn Khaldoun et le traducteur de ces deux volumes qui ont paru dans La Pléiade, pour présenter par un spécialiste de l'auteur à l'auditoire. L'idée était : comment lire Ibn Khaldoun comme on lirait Thucydide, Hérodote ou Montaigne. C'est l'enjeu de « Cultures d'Islam ».

Q : *Quelles traductions des textes en arabe faut-il lire ? Y a-t-il de bonnes et de mauvaises traductions ? Par exemple pour lire le Coran.*

A. M. : Il y a beaucoup de traductions du Coran. Pour moi, il y en a trois qui méritent le regard. Si on veut lire dans un français courant pour s'informer, pour ne pas entrer dans la sophistication de l'exégèse. Contrairement à ce que dit le Coran de lui-même, ce n'est pas un texte clair. Loin de là. C'est un texte qui appelle à plusieurs lectures et interprétations. Si on veut lire pour s'informer, c'est probablement la traduction de Denise Masson qui est la vulgarisation de la traduction destinée à l'exégèse, d'où sa complexité, d'où ses parenthèses sans fin, de Régis Blachère. Si on veut avoir une idée de ce que pourrait être la parataxe coranique à l'intérieur de la langue arabe, il faut lire la traduction parataxique de Jacques Berque. Là, je vous défie de comprendre. Quelque part, c'est l'illisibilité de l'original qui est transmise dans l'illisibilité du texte français.

Q : *Notre invité a répondu par avance à la question que je voulais poser : pourquoi le Coran est-il si difficile à lire ?*

A. M. : Passionnant à lire. En arabe, c'est absolument passionnant à lire. Il continue d'être un de mes livres de chevet. J'aime beaucoup cet

aspect qui procède par répétition, par saturation, par rengaine.

Q : *Un peu comme un tissage, on revient, on revient et ça change un petit peu chaque fois ?*

A. M. : Exactement. Ça change sans changer. Ça confirme. Dans toutes ces relances, en dernière instance, c'est totalement cohérent. Il n'y a pas une seule contradiction. Avec les traitements par ordinateur, on peut regrouper les répétitions et voir qu'elles enrichissent mais jamais ne contredisent.

Q : *J'ai dans la tête un bâton de dynamite au sujet de la vérité. Qui a dit « la vérité c'est ce qui n'a pas besoin d'être démontré pour être » ? C'est Blaise Pascal. Ça, c'est dangereux.*

A. M. : Vous savez, Pascal, cet homme fabuleux et extraordinaire, je me souviens en classe de seconde ou première dans le lycée franco-arabe que je fréquentais à Tunis, nous avons eu une dissertation qui mettait en concurrence Pascal et Voltaire. J'étais à l'époque, où il n'y avait pas le problème du fanatisme, beaucoup plus pascalien que voltairien. Quand, aujourd'hui, je relis Pascal et Voltaire, dans le contexte qui est le nôtre, qui nous vient de l'Islam, je me trouve plus voltairien que pascalien, même si je reste attaché de manière absolue aux « *Pensées* ». Je relisais un été « *Les Provinciales* » de Pascal. J'ai remarqué que la structure des « *Provinciales* » et la guerre que Pascal mène contre les jésuites que par nature on n'aime pas, je découvre que la structure intégriste est du côté de Pascal.

J'ai souvenir d'un passage, qui peut être présent dans votre tête, où Pascal entre en rage contre un jésuite confesseur qu'une jeune fille est venue voir, éplorée parce qu'elle venait de perdre ce qu'elle n'avait pas à perdre. La réponse du jésuite qui rendait fou de rage Pascal était de dire à cette jeune fille : mais ma fille, si vous décidez que vous n'avez rien perdu, vous n'aurez rien perdu ! Cela me rappelle très exactement la position des oulémas que j'ai connus dans mon enfance. Mon propre père est un 'âlim de la Zitouna, tout comme mon grand-père. J'allais à la mosquée avec mon père dès que j'ai ouvert les yeux. J'ai appris le Coran avec mon père. Nous allions tous les vendredis et assistions particulièrement aux très belles cérémonies qui se tenaient à la Zitouna en grande pompe, avec l'équivalent des cardinaux habillés dans des costumes fabuleux, pour faire *salat at tarawih*, les prières surérogatoires qui se faisaient toutes les nuits du mois de Ramadan. Jusqu'à la 27^e nuit, on récitait en prière pendant une heure par nuit, l'intégralité du Coran. Un jour, je devais avoir 14 ou 15 ans, mon père me demande si je suis prêt pour aller à la prière du vendredi. Je réponds « non, je n'y vais pas et à partir d'aujourd'hui, je n'irai plus. » Quelle a été la réponse de mon père ? « Que Dieu te guide ! » Je

ne sais pas quelle aurait été la réponse d'un islamiste d'aujourd'hui.

Q : *Est-ce que vous connaissez les chiffres des podcasts de vos émissions ?*

A. M. : Oui. On le reçoit à peu près tous les mois. Aux dernières nouvelles, ça évolue bien. Je suis en milieu de tableau : entre 36.000 et 40.000 podcasts mensuels. Il y a beaucoup plus : Raphaël Einthoven est à 75.000 podcasts mensuels.

Q : *Contrairement à ce que l'on dit, cela fait une vingtaine d'années que l'on enseigne les religions à l'école publique. Est-ce que vous avez regardé dans les livres d'histoire des lycées (seconde et première) ce qu'il y avait sur la civilisation islamique ? Et qu'est ce que vous en pensez ?*

A. M. : Franchement, je n'ai pas eu cette curiosité.

Q : *Il faut le faire et faire venir des historiens qui enseignent dans ces classes pour comprendre ce qu'en comprennent les élèves.*

A. M. : Je vous annonce, en primeur, si vous n'étiez pas déjà au courant la parution début octobre d'un livre important dont j'ai été le maître d'œuvre avec Benjamin Stora et auquel Luc Barbulesco ici présent, qui est polyglotte (il connaît quinze ou seize langues), ancien normalien et qui rend des services extraordinaires en traduisant de l'arabe, a participé en tant que traducteur, ouvrage collectif auquel ont contribué une centaine de chercheurs du monde entier. Cet ouvrage fait la mise au point encyclopédique sur la relation entre juifs et musulmans, des origines à nos jours. L'ouvrage paraîtra chez Albin Michel et c'est une coédition franco-américaine avec Princeton University Press pour la version anglaise.

Q : *Avez-vous reçu quelques fois des lettres de menace ?*

A. M. : Je reçois des lettres d'insulte. Double lettre d'insulte de la part des islamistes, par exemple une fois dans une émission lorsque j'ai osé dire que la véritable invention en langue arabe, c'est la poésie antéislamique et pas le Coran. Parce que la poésie antéislamique propose quelque chose ex nihilo qui ne ressemble à rien d'autre, alors que le Coran est induit de l'antériorité des écritures, sans conteste. Une autre fois, parce que j'ai reçu la cinéaste Yolande Zauberman sur un sujet israélien « *Would you have sex with an arab ?* » La chose la plus fâcheuse c'est que l'on est attaqué des deux côtés : Meddeb fait partie du même projet d'islamisation de la France, de l'Europe, du monde. Ce projet a des stratégies multiples. Il va de la frontalité de Ben Laden à la douceur de Meddeb.

(Transcription par Laté Lawson).

HISTOIRE DE L'AAFC

V – LE TEMPS DE LA RESISTANCE 2003 – 2007

Depuis 2002, Charles Genet est notre président et Laure Adler est toujours présidente de France Culture. Charles Genet croit à la possibilité pour l'association de représenter une médiation entre la chaîne et la masse des auditeurs. Il mise pour cela sur de nouvelles enquêtes et donc de nouveaux questionnaires. Les résultats de ces nouvelles enquêtes sont à la fois très clairs et ambigus. Ambigus puisque autant d'adhérents dénoncent un « politiquement correct » de droite qu'un « politiquement correct » de gauche. Mais les critiques sont claires car tous déplorent la suppression d'émissions phares telles que « Le Panorama », « Le Bon Plaisir », « Le Pays d'Ici ». L'idée générale est que trop d'émissions qui les remplacent se centrent sur l'actualité au sujet de laquelle les intervenants n'ont pas le recul suffisant. Les critiques professionnels sont écartés au profit d'interviews d'auteurs qui viennent vendre leur produit. Les professionnels de la radio spécialisés dans tel ou tel domaine culturel sont alors remplacés par des journalistes polyvalents. Ce qu'on dénonce unanimement, c'est une pseudo neutralité informative qui, sous couvert de traquer la subjectivité, fait passer pour évidente et fondée une opinion majoritaire.

Beaucoup d'auditeurs écoutent moins et émigrent vers des radios libres, spécialisées confessionnellement ou idéologiquement. Si l'audience augmente un peu (1,1% au 1^{er} trimestre 2002) il semble que cela soit en attirant un public consensuel qui écoute moins souvent. Finalement, au lieu de dénicher des talents et d'innover, de faire la culture, France Culture se contente de plus en plus d'être un simple reflet d'une culture qui se fabrique ailleurs avec des critères commerciaux.

A Radio France, on cherche à capter les auditeurs jeunes avec « Le Mouv » et « Oui FM » mais bientôt on va supprimer les contes pour enfants des « Histoires du Pince-Oreille » sur France Culture.

En septembre 2002, la grille est à nouveau remaniée et l'injonction de Laure Adler de faire les émissions en direct aboutit à la suppression totale des émissions travaillées, puisque, jusqu'à aujourd'hui en 2013, nous n'avons plus que du « faux direct » : émissions enregistrées en durée réelle mais à l'avance. Seuls les feuilletons restent réalisés de manière construite. L'émission du matin, avec ses multiples interventions de chroniqueurs, invités, le rétrécissement des « Enjeux Internationaux », donne le tournis à nombre d'entre nous. Henry Faÿ ne se console pas de la disparition des « Chemins de la

Connaissance ». Pendant ce temps, mystère ou miracle, l'audience augmente.

L'association constitue un dossier sur les modifications des grilles depuis 1980, et remarque que les émissions sont devenues supprimables à grande vitesse ces dernières années, et que le discours promotionnel augmente, au mépris de l'Article 40 du cahier des charges qui stipule « Est interdit tout échange de services à caractère publicitaire ». Les producteurs sont de plus en plus sur la sellette, craignant à chaque rentrée de se voir supprimer leur émission.

En juin 2003, nous rencontrons « Les Décraqués », l'équipe de Bertrand Jérôme et Françoise Treussard, avec une quarantaine d'adhérents, pour partager le traditionnel déjeuner que nous avions interrompu ces dernières années. Ils nous récitent des textes, nous racontent leurs méthodes de fabrication. Ils s'enferment deux demi journées de 4 heures avec un thème et doivent plancher. Toutes les demi heures, on ramasse et on enregistre. Puis les émissions sont construites. A l'époque, on les entend tous les jours à 13 heures 30 et le dimanche.

A la rentrée 2003, c'est surtout la forme et le fond de l'émission du matin, de 7 heures à 9 heures, qui suscite l'ire de nos adhérents. Nous écrivons à Télérama pour regretter les éloges que le magazine adresse à cette tranche horaire dans le numéro 2775 du 19 mars 2003. Jean-Luc Dupuy-Chassagne, vice-président de l'aaaf, fait remarquer que la grille de rentrée présente 13 émissions nouvelles, 8 émissions déplacées, 5 supprimées et que beaucoup d'autres ont une durée réduite. Cette tranche horaire dont Télérama vante les qualités est particulièrement « saucissonnée ».

Durant l'hiver 2003, nous sommes alertés par nombre de producteurs de fiction à France Culture. Ils s'inquiètent de leur diminution drastique. Les fictions radiophoniques ont été supprimées en Belgique et en Suisse et les réalisateurs français craignent de subir le même sort. En septembre, lors du festival des radiophonies, puis lors d'une soirée d'écoute de fictions à la SCAM, en octobre au cours d'une réunion de la Société des Auteurs, des débats ont lieu entre les réalisateurs, dont Jean Larriaga et Claude Guerre, et les responsables des fictions à France Inter et à France Culture dont Bernard Comment : pour respecter leur cahier des charges, les radios comptent dans la fiction de simples lectures de textes par un comédien. Les arguments des

responsables sont que le public ne veut plus écouter d'émissions aussi longues, il ne s'intéresse plus, ce public, qu'à ce qui le concerne quotidiennement. On recommande donc aux producteurs et aux écrivains de se centrer sur la réécriture de faits divers : le « docu-fiction ». Les producteurs ont beau avancer que de longs feuilletons ont eu beaucoup de succès sur France Inter, rien n'y fait. On ne parle pas du coût mais il intervient sans doute, et on essaye de nous clouer le bec en mettant en avant la nécessité d'éduquer le public en lui donnant des leçons utiles sous forme de scénettes accessibles.

Nous sommes toujours dans la révolution permanente avec une accélération des rediffusions. On ne sait plus sur quel pied danser, sans doute cherche-t-on à faire des économies mais aussi à populariser la radio pour accroître son audience, le critère politique étant le ratio du coût par auditeur.

Début 2004, notre Conseil d'administration est renouvelé et Danièle Tisserand est élue présidente. Le bureau réaffirme les objectifs de notre association : faire en sorte que France Culture donne accès à des secteurs de la connaissance négligés par d'autres chaînes. Par ailleurs, à la suite de l'émotion suscitée par la suppression des chroniques de Miguel Benassayag après celle d'Eric Dupin, sans prendre parti pour ou contre, nous écrivons au Médiateur pour savoir quel est exactement le cahier des charges de ces chroniques plus ou moins libres, insérées dans l'émission de Nicolas Demorand. Nous ne recevons aucune réponse.

Nous faisons paraître dans notre premier numéro de 2004 un entretien avec Roger Dadoun que nous entendions si souvent au Panorama. Il regrette la course à l'audience, déplore la mise sur la touche des producteurs spécialisés et revient sur le suicide de Michel Bydlowski qui s'est jeté par la fenêtre du studio 106 le 21 février 1998.

En septembre 2004, la nouvelle grille allège quelque peu l'émission du matin, mais les rediffusions prolifèrent et l'actualité domine avec des semaines thématiques. A l'arrivée de Jean-Paul Cluzel à Radio France, nous lui avons rappelé ce qui nous attachait à France Culture, dans la mesure où des rumeurs alarmantes circulaient sur une probable fusion de France Culture et France Musique. Cette fois-ci, on nous répondit en nous assurant que la grille de septembre 2004 correspondrait mieux à nos attentes. Peut-être avons-nous pu éviter le pire.

Néanmoins, une polémique s'instaure avec Laure Adler qui déclare dans Le Monde Télévision : « La culture ce n'est plus le patrimoine mais l'interrogation sur soi. » En qualité de présidente de

l'aafc, j'écris au Monde pour critiquer cette vision de la culture, en rappelant que d'être collé à l'actualité événementielle ne garantissait pas le niveau culturel de la chaîne. Mais Laure Adler répond rageusement qu'il s'agit d'approfondir l'actualité et de mettre la culture au service de tous. Nous sommes toujours dans les mêmes débats. Laure Adler veut une radio comme les autres, faite en direct, parlant sans cesse de l'actualité, mais avec sa spécificité culturelle. Cela ressemble au « latin sans peine » ou au « violon en 5 leçons. » Henry Faÿ le leur fait savoir dans une très longue lettre ouverte, dans laquelle il répond point par point à son interview.

Nous fêtons les 20 ans de l'aafc le 28 novembre 2004 à Paris autour d'un buffet, en présence notamment de François Chaslin, Francesca Piolot et Jean Lebrun. C'est l'occasion de rappeler nos combats et de déplorer trop de modifications, dont la suppression des « Décraqués » contre laquelle nous avons mobilisé l'été précédent quantité de signatures.

En 2005, Catherine Poughon est élue présidente de l'aafc. Le nouveau bureau demande un rendez-vous à la direction de France Culture. Laure Adler, Laurence Bloch et Clarine Dollfus reçoivent Jean-Claude Motron et Françoise Legré-Zaidline. Tout va très bien, le réseau internet ne risque pas de supprimer France Culture mais va au contraire amplifier sa diffusion. Laure Adler annonce son départ de plein gré.

En effet, dès la fin de l'année, David Kessler prend sa place et notre bureau souhaite le rencontrer au plus tôt. Catherine Poughon étant tombée gravement malade, c'est Jean-Claude Motron, Fulbert Mignot et Françoise Legré-Zaidline qui sont reçus par David Kessler le 8 novembre 2005. Il répond aux critiques et suggestions en faisant remarquer qu'il ne peut pas tout bouleverser et qu'il doit contrôler les coûts. Les systèmes d'enregistrement sur ordinateur se mettent en place avec beaucoup de difficulté et Fulbert Mignot donne de nombreux conseils à nos adhérents.

Nous nous réunissons pour déjeuner le 19 novembre 2005 avec Francesca Piolot et François Chaslin, philosophie et architecture, qui nous relatent gentiment à la fois leurs bonheurs d'émission et leurs très difficiles conditions de travail, avec des crédits mesquinement mesurés.

Lors de l'Assemblée générale du 21 janvier 2006, Jacqueline Charliac redevient présidente. Elle souhaite que l'association soit moins batailleuse et plus courtoise avec la direction de la chaîne. Elle recommande aux adhérents de se retrouver lors des émissions publiques, celle de Jean Lebrun au Café El Sour à Paris, boulevard Saint-Germain, et celle de François Chaslin le vendredi au Centre

Pompidou. En attendant, le 17 juin 2006, l'association invite ses adhérents à déjeuner avec Emmanuel Laurentin qui détaille le fonctionnement de son émission. Un nouveau déjeuner réunit le 18 novembre 2006 Clarine Dollfuss, responsable de la Communication à France Culture, et Pierre Chevalier, responsable de « Sur les Docks », l'émission quotidienne de documentaire qui n'a encore que trois mois d'ancienneté. Pierre

Chevalier souhaite orienter son émission sur « le quotidien des gens. »

Le quotidien de l'aafc va-t-il se limiter aux conseils à l'enregistrement et aux déjeuners conviviaux ?

(à suivre)

Danièle Tisserand



DIVERSES COMMUNICATIONS

Nous avons besoin de votre soutien. N'oubliez pas l'adhésion 2013 après avoir soigneusement rempli le bulletin ci-joint.



Nous attendons vos impressions relatives aux célébrations du 50^e anniversaire de la chaîne. Si vous le souhaitez, elles seront publiées dans notre prochain numéro.



NOTRE PROCHAIN RENDEZ-VOUS

LE SAMEDI 2 NOVEMBRE 2013 – A 12H00

Nous aurons le plaisir de recevoir Stéphane Deligeorges



(photo wikimedia Salon du Livre)

Stéphane Deligeorges est diplômé de philosophie. Il a pendant de nombreuses années exercé les fonctions de journaliste scientifique : responsable de la rubrique Sciences aux *Nouvelles littéraires*, rédacteur en chef du magazine *Sciences et Avenir*, journaliste à *Libération* pour les rubriques Philosophie et Sciences. Il est producteur à France Culture où il anime chaque semaine l'émission Continent Sciences.

Directeur de collections de livres scientifiques, il a publié plusieurs ouvrages dont *Le Monde quantique* (ouvrage collectif dont il est l'éditeur), *Foucault et des pendules*, *Le Chocolat selon Bernachon*. Il a reçu en 1994 le Grand prix de l'Académie des Sciences pour l'information scientifique.

Nous vous proposons de nous retrouver au **restaurant Le François Coppée**

1 Bd du Montparnasse – 75006 Paris – 01 47 34 72 70

Métro Duroc.

Le plat principal sera une viande ; merci de nous préciser si vous préférez un poisson

Par personne : 30 euros tout compris

Pour vous inscrire :

Renvoyez ce bulletin accompagné d'un chèque à l'ordre de *aafc*
à

aafc, Maison des Associations, Bte 51, 5 rue Perrée, 75003 Paris

avant le 31 octobre

ou (vu le délai relativement court)

réservation par téléphone au 01 39 89 86 96

(règlement sur place)

Précisez ci-dessous les noms et les prénoms du ou des participants :

.
.

A bientôt.